

# LE QUÉBÉAISE

de Frusquin Grelin Glinglin Fredon de la Limace

## EH BIEN DING-DONG

FRUSQUIN GRELIN GLINGLIN FREDON DE LA LIMACE sort son premier album aux Disques de Lassitude, SONNÉ. Sonné, timbré, cintré, cinglé, déglin-glingué, Fredon de la Limace, avec ses moments de grandiloquence emphatique alternant avec des glouglous d'andouille bavant au travers de ses larmes et de son sourire extatique, sans parler des instants plus inquiétants et sombres qui évoquent le meurtrier sexuel ou le bourreau de sang-froid, oui, ce Frusquin Grelin Glinglin pourrait l'être bel et bien, fou à lier, et pas plus rassurant que ça. Un reportage de **Paula Néon**.

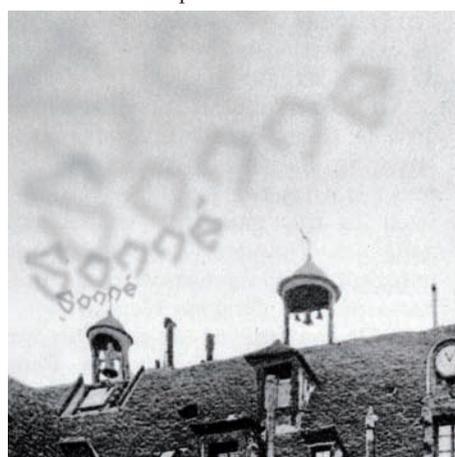
Lié néanmoins, qui ne l'est pas de nos jours, volontairement, et que ferions-nous sans cette contrainte? Ou bien faisons-nous totalement fausse route avec nos explications psychosociologiques, et les titres du disque — Sonné, Bourdon, glas, Mâtines Vêpres, etc. — ne feraient-ils référence qu'à l'emploi presque général de sons de cloche tout au long de ce bizarre album?

La folie douce a, depuis des décennies maintenant, bonne presse. Il est de rigueur d'apprécier le côté délirant, fou, halluciné, de tout artiste chargé de divertir par ses déraisons, du moment qu'elles demeurent, sans être trop demeurées, amusantes, plaisantes, ironiques, sarcastiques, bref, comiques. Ce type est un vrai malade, un fou, un dingue je te dis, sourit-on gentiment.

Il en va tout autrement quand la folie semble dangereuse ou désocialisante. Quand elle ne se cantonne pas dans les aimables piques que peut se permettre le fou du roi démocratique. Alors là c'est l'ambulance et vite fait, puis les neuroleptiques, les anxiolytiques, les antidépresseurs, le malade est vraiment un vrai malade et ce n'est plus sympa. Mais pourquoi ne serait-ce plus drôle? Parce qu'il y aurait l'intrusion de la souffrance, qui n'est jamais amusante. On devient sérieux, on prend son petit air de circonstance, dès que la douleur montre le bout de son nez, ne serait-ce que par contenance, de ne pas avoir l'air d'être indifférent au malheur d'autrui, ce qui n'est pas bien, et surtout encore plus mauvais d'exhiber. En fait Fredon de la Limace, avec sa folie pas tout à fait amusante ni dangereuse pour autant, puisqu'elle se solde par un simple disque avec des sons dessus, semble prendre le contrepied

de la raison raisonnante sur le mode sarcastique du délire déraisonnant tel que la littérature la plus populacière et la plus démodée l'a ressassé jusqu'à la lassitude dernière, celle du fou qui se prend pour son chien ou qui retire l'échelle à celui qui s'accroche au pinceau, et autres histoires de fous galvaudées par la raison raisonnante la plus plate.

La folie de Frusquin relève d'une folie assez



*Disponible en CD aux Disques de Lassitude, le nouvel album d'un jeune musicien mort célèbre. (Voir article de la mort en page des sports.)*

banale, ordinaire, balisée par les bornes du convenu de la folie. Mais pourquoi alors n'est-ce pas vraiment drôle? Parce que c'est démodé? Hors de propos, à côté de la plaque? Donc fou?

La folie est le grand truc du moment. Nous sommes tous le fou de l'autre. Notre comportement est toujours absurde, à bien le considérer, sous un angle ou un autre. Et puis les systèmes et les mécanismes prennent subrepticement

un tel poids, deviennent sournoisement si standardisés, que nous voilà bien vite classables en « déjantés »; terme signifiant qu'en tant que roue du char collectif, on est sorti du rail, en mode amusant, ou en mode clinique, voir plus haut. Le côté lugubre, c'est que, très vite, est déclaré fou le comportement le plus anodin. Plus la folie collective, exacerbée par l'angoisse du vide de la fin de la métaphysique, nous précipite tous dans la perspective du dogme intégral ou rien (voir nos pamphlets concernant Gigabrother) comme seul remède à la terreur de la pluralité, de l'ampleur des possibles qui s'ouvrent tels des gouffres devant nous, et plus alors le gouffre béé, ad libitum.

L'album de Fredon de la Limace n'illustre malheureusement qu'un aspect de ce jeu collectif entre démente et sens commun; c'est que la mise à plat est totale et que folie et déraison s'entendent à merveille. Ce qui prouve cette entente d'abord, c'est que les thèmes et les pratiques musicales Fredonnelimaciennes, pourtant assez typiquement pathologiques, n'entraînent aucune difficulté de rapport au monde pour ledit musicien, lequel, malgré tous ces symptômes d'absurdité mentale, qui le raye a priori des rangs des artistes qui se respectent, mène une vie ordinaire, subvient à ses besoins quotidiens et surtout produit un disque avec de vrais morceaux de son dedans, comme un musicien normal le ferait tout autant.

Car il est de notoriété publique que la folie ne produit pas d'oeuvre. Au premier chef la folie collective qui (malgré ses prétentions à cet égard, et la présentation hystérique de tant de spectacles et d'objets dits « artistiques » en tout genre, qui se valident eux-mêmes du moment qu'ils sont excessivement démonstratifs)

ne produit véritablement jamais rien.

Que du brouillage, de l'écran de fumée, du camouflage, pour essayer de cacher sa vacuité et sa démençe. Et faire taire ce qui voudrait se faire entendre, au milieu de cette invraisemblable confusion : en effet de nombreux vrais fous, se prenant pour des créateurs, font régner une terreur livide en passant pour des imaginatifs débridés, alors qu'il s'agit de déments pathologiques abrités par un monde du spectacle qui a besoin de leurs errances mentales aux fins de générer le vide nécessaire à la désinformation. En l'absence de toute critique de bonne tenue, l'illusion est plus que parfaite.

Ce thème est suffisamment développé dans les pamphlets chez Lassitude pour qu'on nous pardonne de n'y pas revenir ici. Nous nous contenterons des assertions suivantes, puisque nous traitons de la folie collective et de ses producteurs si respectés.



*Fredon à l'âge de -7 mois et demi. Déjà tout le portrait de son père, Mike.*

Pour toute collectivité, un comportement déviant est assimilable à de la folie. Mais alors, qu'en est-il de ce qu'on appelle folie collective? Est-ce une inversion qui concentre alors la santé mentale sur les personnes? Ne voit-on pas, par là, que la masse comme le groupe, contrairement à une idée très arrêtée qui fait tout son effroyable poids, est une seule entité, comme une personne l'est aussi, malgré le nombre d'individus différent que ces notions recouvrent? La masse n'est une notion supérieure à l'individu, que par la menace issue de son volume. Mais n'est-ce pas une ânerie que de croire pour cela la force individuelle moins remarquable, moins importante ou moins dangereuse?

Questions peu pertinentes peut-être, en ce moment de notre chronique du disque de de la Limace. Ne pas avoir su les évincer de notre discours, ou qu'elles se soient imposées sans recours, sur ces motifs nous n'épiloguerons pas.

La chose curieuse que nous évoquions avant ces digressions, c'est une sorte d'égalisation des valeurs de raison et de déraison. Fait commun aujourd'hui, qui fait régner cette atmosphère si typique de notre époque, à la fois de confort insatiable, d'ennui, d'inquiétude face à une ouverture sur un inconnu insaisissable. Comme une potentialité que nos forces vacillantes nous déroberaient.



*De la Limace à l'âge de 14 ans. Né sous le nom de Mauricette à la suite d'une erreur d'état civil, force fut, à l'issue du viol qu'il fit de l'employée de la Mairie, d'amender le registre des naissances d'une apostille le désignant désormais sous les prénoms qui l'ont rendu fameux depuis lors.*

Un printemps. Qui n'aurait plus la qualité de venir s'insérer sagement entre hiver et été, mais tout aussi bien entre fourchette, poumon gauche, revenus imposables et Chambord, ou n'importe quoi d'autres dans un grand champ d'égalisation de tout, qui fait penser à un désert si l'on s'effraie, à une poubelle si l'on se désole, ou encore à un gisement, si on s'intitule mineur, extracteur, chercheur, farfouilleur s'il s'agit d'un vide-grenier à l'échelle métaphysique. Ce n'est plus le surréalisme, mais la pataphysique qui fait des siennes.

On écouterait alors les ritournelles de Frusquin Grenlin Glin-Glin avec une attention plus soutenue. Y aurait-il là une volonté obscure, voire ironique, de reconstruction, ou d'autre chose qui se manifesterait? À quoi servent les oreilles? Et surtout ce qui se trouve entre elles? Qu'est-ce, au fond, que la musique? On a sonné? Qui est là?

Mais le thème le plus avéré de toutes ces sonneries, aux morts ou à l'hallali, annonçant fin de l'entracte, entrée des classes, fermeture imminente des portes, c'est la sonnette d'alarme que Frusquin Grenlin Glin-Glin Fredon de la Limace tire avec cet album. La cloche a sonné. Les temps sont révolus et voilà l'heure de l'éveil. Le vieux réveil en tôle de la table de nuit fait sa danse grotesque et continue de gigoter jusque sous le lit d'où il faut sauter pour l'attraper et le bloquer — nous voilà debout. Pour quelle vie nouvelle, quel départ, vers où?

« Parfois; » sourit Frusquin quand on l'interroge sur l'eschatologie de ses thèmes, « j'ai l'impression d'être un artiste comme autrefois, livré à ses intuitions qui sont à la fois la prescience d'un venir, et sa construction même. On ne comprend pas. On est condamné à ne pas comprendre. La seule chose que je crois comprendre aujourd'hui est la parole d'Anaximandre. » Anaximandre aurait été une sorte de sonnette? Tout aurait-il jailli d'un maléfice, une sornette? Sans doute. Nous supposons que c'est plutôt Anaximandre qui

avait compris Gling-Glin d'avance.

« Je suis une éponge », poursuit-il. « Et d'ailleurs, je crois avoir une forme d'éponge. J'éponge et je restitue quand on me presse, je n'en sais pas plus, ni sur moi, ni sur la main qui m'essore. Je ne vois l'être que sous l'apparence d'un mollusque. Quelle perception le mollusque peut-il avoir de sa propre coquille, cet objet que son espèce a mis des milliards de millénaires à produire dans ces formes et couleurs-là? Il ne peut pourtant pas l'ignorer complètement, cette coquille qu'il a secrètement secrétée au fil de tant d'existences éphémères et studieuses, où il ne faisait guère que brouter simplement. Reconnaît-il ses congénères de même coquille autour de lui? Il me semble que l'être humain est pareil à ce mollusque, sauf qu'il a une conscience de sa coquille telle, qu'il a entrepris de la transformer totalement, au point d'en faire un habitat complètement artificiel. Il a perdu le monde, mais continue à prétendre qu'il est toujours naturel, toujours comme il a toujours été, et c'est vrai en un sens, dans le sens où la coquille du mollusque lui est naturelle. En vérité elle ne l'est plus du tout, et c'est le mollusque humain (après tout, c'est bien notre état sous la peau) qui doit maintenant s'adapter à cette coquille qui a son destin propre. L'être doit muter pour survivre dans l'habitat qu'il s'est créé sans qu'il le comprenne peut-être davantage que le mollusque sa coquille. Et peut-être que les moyens technologiques employés par l'homme ne se distinguent en rien des moyens qu'utilisa toujours "la nature" pour faire évoluer les espèces. Qui nous dit que l'évolution connue par le vivant emploie des moyens si différents? Alors, l'idée si commune, qui prétend que l'homme n'a rien perdu de son naturel, deviendrait étrangement exacte; technique, culture, science, arts, tout cela ne serait que des processus naturels de plus, et humain et naturel ne pourraient pas être opposés. » Voilà un raisonnement parfaitement paranophone, docteur, ou stéréophrène?



*Fredon de la Limace, autoposthumous portrait.*  
*Prière de ne pas toucher, merci.*

LE QUÉBÉCOIS GRATUIT FRANCE 2013 - IV  
le québéc est une publication des presses de lassitude.  
INFO@LASSITUDE.FR  
LASSITUDE.FR 9 791091 219617